

les parurent inspirer la plus grande confiance qui fut justifiée par une prompte cessation de la tempête. Un si grand biensait inspira, à la plupart des passagers, parmi lesquels se trouvaient plusieurs zouaves pontificaux, une vive reconnaissance, et Mgr. Demers, aussitôt arrivé en Canada, se hâta d'aller accomplir son vœu à la Bonne Ste. Anne du Nord.

Sa seconde visite fut pour sa paroisse natale, où la réception la plus cordiale lui a été faite, de la part de M. le curé et de ses paroissiens. Tous, dans cette paroisse, garderont un précieux souvenir du sermon qu'il fit le dimanche qu'il y passa. Comme il sut édifier ses auditeurs, en leur parlant des splendeurs de Rome, de la dignité et de la Sainteté de son Pontife, de la sublime solennité du Concile OEcuménique du Vatican ! Il termina son discours par des adieux qui devaient lui être d'autant plus épénibles, qu'il savait qu'ils étaient les derniers ! Aussi, comme il lui fut difficile, le lendemain, de s'arracher des bras de M. le curé Gauvreau, et des autres prêtres qui étaient accourus pour lui baisé la main, et recevoir sa dernière bénédiction !

En quittant Québec, une des dernières paroles de notre saint missionnaire fut celle-ci : « Priez pour moi, mes amis, car je m'en vais mourir, au milieu de mes chers sauvages, que j'ai tant aimés. »

Mgr. Demers avait dit vrai ; il s'en allait mourir. Il arriva à Vancouver dans le cours de novembre 1870. Son arrivée sera époque dans les annales de cette colonie, où il fut accueilli par ses diocésains avec les plus grands témoignages de respect, d'amour et de joie. Mais cette joie devait être de courte durée ; car sa santé alla toujours s'affaiblissant, et une sévère attaque de paralysie vint l'assaillir dès le mois suivant. En février 1871, il eut une nouvelle attaque, non moins sérieuse que la première, qui fut suivie d'une troisième, au mois de juin. Cette dernière ne lui laissa plus de doute sur sa fin prochaine, et de cet instant, une pensée unique parut l'absorber